



BONAVENTURE Julien
Cultivateur
35 ans
Soldat au 57° RAC
MPLF Le 13 juin 1917
HI Mixte de Cahors

Médaille Commémorative Française de la Grande Guerre



Le soldat : Bon mais dispensé car aîné de 7 enfants vivants. Rappelé à l'activité par l'ordre de mobilisation du 1^{er} Août 1914. Passé dans l'armée territoriale en octobre 1916. Campagne contre l'Allemagne du 12 août 1914 au 13 juin 1917. Décédé à l'hôpital mixte de Cahors des suites de maladie.

Sa famille : Né à Rivière-Haute, le 16 février 1882, fils de Génulphe et Marie Anne Billière, Il avait les cheveux châtain, le visage rond, et mesurait 1m 81. Marié avec Ida Vialatte à Luzech le 18 juillet 1905.

LES GRENIERS DE LUZECH

HISTORIQUE DU 23^e RÉGIMENT D'ARTILLERIE

Jean-Luc Dron 

Merci à JL Dron et à Paul Chagnoux

—o()o—

MOBILISATION

A son départ de Toulouse, les 6, 7 et 8 août 1914, le 23^e Régiment constitue l'Artillerie de la 34^e D. I., commandée par le général ALBY.

Il a la composition suivante :

ÉTAT-MAJOR DU RÉGIMENT

Colonel DELMOTTE, commandant le régiment.

Lieutenant-Colonel MALET.

Capitaine LIMASSET.

Lieutenants De LANSGDORFF, LUGAGNE, DELPON, COURTOIS de VIÇOSE.

PREMIER GROUPE

Chef d'Escadron CROS, commandant le groupe. Sous-Lieutenant DELPECH, officier orienteur. Lieutenant JOLIVET, officier de liaison. Lieutenant DEVAUX, commandant le groupe des échelons. Lieutenant AUDU, officier d'approvisionnement. Médecin NANTA. Vétérinaire VAUTHRIN.

Première Batterie. Capitaine BRUGÈRE-DUPUY. Lieutenant VOILLOT. Sous-Lieutenant COMBERT.

Deuxième Batterie. Capitaine DUPONT. Lieutenant MIALLE. Sous-Lieutenant. DUFFAUT.

Troisième Batterie. Capitaine JAUZE-FREDOU. Sous-Lieutenant STAHL.

DEUXIÈME GROUPE

Chef d'Escadron SOLOMIAC, commandant le groupe. Sous-Lieutenant BARTHE, officier orienteur. Sous-Lieutenant FEDOU, officier de liaison. Sous-Lieutenant VERNOS, Commandant le groupe des échelons. Lieutenant. PLANEZE, officier d'approvisionnement. Médecin GIBERT. Vétérinaire ROGER. Quatrième Batterie. Capitaine BLONDEAU. Lieutenant GAUDIBERT. Lieutenant DASTE. Cinquième Batterie. Capitaine ALBAFOUILLE. Lieutenant TARRAL. Sous-Lieutenant RAMBAUD. Sixième Batterie. Capitaine CHARRY. Lieutenant SERANT. Sous-Lieutenant De PASSEMAR.

TROISIÈME GROUPE

Chef d'Escadron JACQUEMIN, commandant le groupe. Sous-Lieutenant DUBOIS, officier orienteur. Lieutenant D'WELLES, officier de liaison. Sous-Lieutenant FATON, commande le groupe des échelons. Sous-Lieutenant AYRAL, officier d'approvisionnement. Médecin COURTIS. Vétérinaire ROUAUD. Septième Batterie. Capitaine BARCET. Lieutenant CHIOZZI. Sous-Lieutenant CAUSSE. Huitième Batterie. Capitaine VIAUD. Sous-Lieutenant THIBAIRENQ. Sous-Lieutenant TOUJAN. Neuvième Batterie. Capitaine LABIT. Lieutenant CLOTES. Sous-Lieutenant TERRÉ.

Du 9 au 11 août, le régiment débarque à Valmy et se concentre dans la région de Hans. Le 12, il entreprend une série d'étapes qui doivent l'acheminer vers le Nord. Il traverse l'Argonne par le défilé d'Apremont et passe la Meuse.

Le 21, il atteint la frontière belge, au nord de Garignan, et cantonne à Munho et Lambermont. La population belge lui fait un accueil cordial. Combats en Belgique.

Le 22 août, à 3 h.30 du matin, la division reçoit l'ordre de se porter en avant jusqu'à la rencontre de l'ennemi pour l'attaquer à fond. A 14 heures, les trois groupes sont en batterie, dans la région Offagne-Jéhonville-Bertrix. Le 1er groupe exécute sa mise en batterie sous le feu de mitrailleuses ennemies, avec le même calme qu'au terrain de manœuvres.

Les premiers obus ennemis destinés à nos batteries, tirés à des hauteurs invraisemblables et inefficaces, achèvent de nous confirmer dans la certitude de notre supériorité en artillerie de campagne.

Le 3e groupe ouvre le feu sur Dohan où des masses ennemies sont signalées. La 5me batterie prend à partie une batterie de 77 qu'elle neutralise rapidement, ce qui ajoute à la confiance générale.

Vers 18 heures, on apprend que notre infanterie s'est fait cribler à découvert par des mitrailleuses dissimulées dans les bois et protégées par des réseaux de fils de fer. Le chef d'escadron SOLOMIAC répartit les bois en question à ses trois batteries, qui ouvrent un feu d'enfer sur ces objectifs, vidant les coffres des batteries de tir et du groupe des échelons.

Des éléments du 88e d'infanterie, portés en avant par le colonel MAHÉAS, dans la soirée, et nous rejoignant trois jours après, apportèrent la nouvelle qu'ils avaient trouvé dans ces bois des monceaux de cadavres allemands.

A la nuit tombante, le régiment, qui a reçu l'ordre de battre en retraite, quitte ses positions, couvert par la 5e batterie, bien à regret, mais avec la double satisfaction d'avoir arrêté l'ennemi devant le front de notre infanterie, et de n'avoir laissé aux Allemands ni un homme ni un canon.

Malgré l'heure avancée et le caractère émouvant de l'ordre reçu, le maréchal des logis VAQUER, dans un calme imperturbable fait ramasser une à une les douilles tirées qui, placées dans des sacs, sont remportées sur les voitures.

RETRAITE.

Dans la nuit du 22 au 23 août, le régiment passe la Semoy, en l'abordant par des chemins en mauvais état, où l'on recueille chevaux, caissons chargés, voitures d'ambulance abandonnés avec les traits coupés, fourragères, etc..., le tout donnant l'impression d'une précipitation peu justifiée de la part de certains éléments de seconde ligne.

Le 23 et le 24, le régiment prend position entre la Chiens et la Meuse, près de Maizincourt et d'Amblimont. Il effectue de nombreux tirs de harcèlement sur les têtes de colonnes ennemies.

Dans la nuit du 25, passage de la Meuse, sur pont de bateaux dans les parages de Villers, devant Mouzon.

Le 26, marches et contre-marches avec plusieurs mises en batterie. Les 5e et 6e batteries en position près de la ferme Champagne, reçoivent le baptême des obus de gros calibre. Grâce aux dispositions prises, ces unités n'ont pas à déplorer de pertes.

Elles ripostent même très énergiquement à l'artillerie ennemie établie vers Amblimont.

Le 27 au matin, le 1er groupe appuie une attaque des 59e et 83e d'infanterie, sur les pentes descendant vers la Meuse. La 1re batterie, sous le feu des 105 allemands, tire jusqu'à 900 mètres sur l'infanterie ennemie massée près de Thelonne et lui cause de lourdes pertes.

Alors que la 3e batterie se trouve dans une position critique, le maréchal des logis chef NAUDY assure, avec beaucoup de sang-froid, le retour des avant-trains à la batterie de tir, par l'unique itinéraire praticable, particulièrement battu par l'artillerie ennemie.

Le 3e groupe est mis à la disposition du XIe corps, et vient prendre position près de Bulson, sur une crête, au défilement du matériel. Au cours de l'après-midi, une colonne allemande d'un régiment environ, se présente pour passer la crête opposée et descendre la pente face aux batteries.

Aussitôt le commandant JACQUEMIN déclenche un tir au collimateur, de ses trois batteries qui fauchent les lignes allemandes. Le lendemain, le 14e d'infanterie est chargé d'enlever Raucourt.

Le 2e groupe, est en position à Maisoncele.

Une de ses batteries, la 4e, désignée comme batterie d'accompagnement, se porte en avant, et prend position à hauteur des éléments de première ligne, à moins de 1.000 mètres de Raucourt. Aperçue au passage de la crête, la batterie exécute sa mise en place à découvert, sous le feu d'une batterie de 77. Mais le commandant SOLOMIAC a vu les fumées de cette batterie. Pour éviter une perte de temps, il pointe lui-même les pièces à vue et engage le duel. Au cours du tir, il tombe blessé ; il a l'énergie de se relever et rectifie lui-même le tir d'une pièce dont le personnel a été éprouvé.

Le canonier PIBOULEAU est tué d'une balle de shrapnell à la tête.

Le commandant SOLOMIAC a le cou traversé par une balle de shrapnell ; il ne consent à se laisser évacuer que lorsque la batterie allemande est contrainte de cesser le feu par la rapidité et la précision du nôtre. Il reçoit, pour cet acte d'héroïsme, avec une belle citation, la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Le capitaine BLONDEAU le remplace à la tête du groupe.

Les autres batteries du régiment, après quelques tirs heureux, sont fortement arrosées par l'artillerie ennemie et font connaissance avec le 150. Les batteries se retirent sous le feu à la nuit vers la Cassine, à l'ouest du canal de la Meuse à l'Aisne.

Le 1er groupe installe son bivouac dans les bois, à 2 kilomètres N.-O. de Cheméry. Le personnel de ce groupe, épuisé de fatigue, après cette dure journée du 28, s'endort sans se douter qu'il bivouaque à 1.500 mètres de l'ennemi.

Le lieutenant-colonel MALET le trouve, à minuit, complètement endormi, gardé par un bataillon du corps d'armée voisin. Il entend tout près de là, les chants des Allemands parsemés de quelques coups de fusil. Il donne alors l'ordre de se retirer sans bruit sur Cheméry.

Le mouvement s'opère dans un silence remarquable et sans que les batteries soient inquiétées. Dans la nuit du 28 au 29, touché par l'ordre d'alerte, le régiment s'achemine vers le Chesne par Sauville.

Il met en batterie sur les pentes au nord du Chesne et au sud de l'étang de Buiron, avec mission de retarder, autant que possible, le passage, par l'ennemi, de la digue de l'étang et du canal.

Deux jours après, par les Alleux et Voncq, il passe le canal de Vouziers à Attigny, vers 11 heures du soir, et bivouaque dans la nuit aux environs de Chuffilly-Coigny.

Le lendemain le régiment revient sur ses pas pour mettre en batterie, et les tirs les plus efficaces sont déclenchés sur des batteries d'obusiers et sur des colonnes ennemies de toutes armes, dans lesquelles on provoque le plus grand désarroi, à la joie des observateurs qui ne se lassent pas de garder leurs jumelles aux yeux, pour bien surveiller le champ de bataille.

A partir de ce jour, la retraite recommence.

Elle n'est interrompue que par quelques mises en batterie rarement suivies de tir. Par Semide, Saint-Étienne-à-Arne, Saint-Souplet, Saint-Hilaire, Dampierre-au-Temple, le régiment arrive à Châlons-sur-Marne, le 3 septembre, et bivouaque à Vouciennes, dans la soirée. Puis, par Soude-Sainte-Croix et Poivre, arrive à Trouan, où il est rejoint par les cuirassiers de la

division de cavalerie qui tient le contact avec les cavaliers ennemis. Dans la nuit, par Dhonon et Lhuitre,

Il rejoint Saint-Ouen, après avoir traversé le camp de Mailly, de l'Ouest à l'Est. C'est la fin de cette marche ininterrompue, effectuée par une chaleur torride, sans repos, sans sommeil, sans autre boisson que l'eau trouvée dans les ornières des chemins défoncés, sans autre alimentation que le pain moisi et la boîte de singe. Le régiment, pendant ces dures journées, a conservé son moral élevé, a vaincu la fatigue, a lutté contre la lassitude, contre le sommeil, contre la soif, contre la faim. Au cours de ces dures épreuves, grâce à l'ardeur de ses officiers, au dévouement de tous ses gradés, à la bonne volonté de ses bons soldats, tous méridionaux, le 23e a montré brillamment ce qu'il pouvait fournir d'endurance et d'énergie et donné la preuve de ce qu'on pouvait lui demander et attendre de lui à l'avenir !!!

LA BATAILLE DE LA MARNE

Le lieutenant-colonel MALET remplace, à la tête du régiment, le colonel DELMOTTE, nommé au commandement de la 67e brigade.

Le capitaine DUPONT prend le commandement du 3e groupe, en remplacement du commandant JACQUEMIN, qui fait fonction de lieutenant-colonel. Enfin, le capitaine ALBAFOUILLE remplace, à la tête du 2e groupe, le capitaine BLONDEAU, victime d'un accident de cheval.

Le 6 septembre, l'ordre à jamais illustre du général JOFFRE est lu aux troupes sous les armes :

« Au moment où s'engage la bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous, que le moment n'est plus de regarder en arrière : tous les efforts doivent être employés pour attaquer et refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer doit, coûte que coûte, garder le terrain conquis plutôt que de reculer. »

Après la lecture de cet ordre, le personnel du régiment, malgré les fatigues et les privations, repart plein d'entrain pour la bataille prochaine. Après une marche à travers champs, le régiment met en batterie au N.-E. de Meix-Tiercelin.

Durant quatre jours il va donner de belles preuves de sa valeur et de son courage. Le 7, à peine les batteries ont-elles ouvert le feu qu'elles sont soumises à des tirs violents de tous calibres. Les échelons et les avant-trains ne sont pas épargnés. Les avions les survolent et règlent sur eux les obusiers de 150.

Dans toutes les unités, les traits d'héroïsmes se multiplient dans le personnel.

Un caisson du 1er groupe venant ravitailler, reçoit un 105 qui, percutant sur l'arrière-train, l'enflamme, tandis que les conducteurs, traînant au trot cette flamme impressionnante, continuent leur mission avec un superbe sang-froid, bien que tous les trois soient touchés par des éclats.

Le capitaine JAUZE-FRÉDOU est grièvement blessé, alors que sous un déluge de projectiles, il commande sa batterie avec calme et sang-froid. La batterie a trois pièces hors de combat : à la pièce en action, le maître-ouvrier en fer LIETZ, transporte toujours avec le même calme imperturbable, les munitions du caisson à la pièce, jusqu'au moment où la mort arrête son élan.

A la 4e batterie, de violentes rafales mettent hors de combat le lieutenant DASTÉ et un chef de section, dont la section a perdu un chef de pièce et plusieurs servants. Le maître-pointeur MOLLIES dirige le tir de sa pièce et encourage si bien ses camarades, que le commandant de batterie n'ayant constaté aucun fléchissement dans le tir est tout étonné d'apprendre les pertes importantes de cette section.

A la 6e batterie, un caisson saute, trois servants sont tués : le maréchal des logis BAYLAC se précipite sur les obus en explosion et parvient à étouffer l'incendie. Le maréchal des logis chef CLERC fait preuve du plus grand courage dans ses fonctions de chef des avant-trains, y maintenant l'ordre et le calme, malgré les pertes subies.

Le maître-pointeur BONNET, grièvement blessé, a refusé de quitter son siège de pointeur et n'a été évacué que sur l'ordre formel de ses chefs. Le maréchal des logis TAPIE a les reins brisés par la flèche d'un caisson, démoli par l'explosion d'un 150, au moment où il donnait, comme chef de section, le plus bel exemple de bravoure au personnel sous ses ordres.

Le brigadier BOURJADE, devenu depuis, comme lieutenant aviateur, « la Terreur des saucissiers boches », a assuré les délicates fonctions d'agent de liaison de la plus intelligente façon, et avec un mépris absolu du danger, sous un bombardement incessant.

Au 3e groupe, la batterie LABIT occupe une position avancée, où elle a reçu l'ordre de tenir coûte que coûte, malgré un violent bombardement de 105.

Le capitaine LABIT donne l'exemple et refuse de s'abriter. Le maréchal des logis observateur JULIEN se porte en avant pour mieux voir, s'exposant davantage aux coups. Devant de pareils chefs, le personnel de la batterie reste impassible sous les obus.

Hélas ! le capitaine LABIT, le maréchal des logis JULIEN, le téléphoniste JUSTROBE payent de leur vie leur audace.

Dans toutes les unités, malgré les bombardements violents, le tir et le ravitaillement en munitions n'ont jamais ralenti : gradés, conducteurs, servants, tous font leur devoir jusqu'au bout ; les actes de courage ne se comptent plus, malgré les lourdes pertes subies, en tués et blessés.

Le 8, de très bonne heure, la bataille reprend : le bombardement ennemi est aussi violent que la veille, les pertes continuent, mais les batteries tirent toujours.

Le lieutenant VOILLOT, de la 1re batterie, est mortellement blessé en surveillant ses pièces.

A la 2e batterie, qui avait été particulièrement éprouvée la veille (2 tués, 7 blessés), le maréchal des logis FAURIE et le maréchal des logis MAUNOURY sont tués à leur pièce, alors que, privés d'une partie de leur personnel, ils exécutaient eux-mêmes les tirs demandés, avec un courage et une abnégation dignes de tous les éloges. A la 3e batterie, un caisson enflammé est éteint par le maréchal des logis BOUTET, les servants GASTON et MANDRET ; le chef de pièce est grièvement brûlé.

Le conducteur SALIES (Pierre), quoique blessé, maîtrise son attelage sous les éclatements, alors que le conducteur MICAS dégage les chevaux, les harnais, les caissons, comme à la rentrée de la manœuvre.

A la 4e batterie, un caisson de ravitaillement a deux chevaux tués et deux conducteurs blessés par le même obus. Sous le feu, le maréchal des logis DARQUIER et le conducteur CIBAL n'hésitent pas à achever leur mission ; ils reconstituent deux attelages et le maréchal des logis prenant la place d'un conducteur, le ravitaillement s'achève normalement.

Dans toutes les batteries, les mêmes actes d'héroïsme se répètent. A la 7e batterie, un caisson en flammes est éteint grâce au sang-froid du maréchal des logis IGLESIS.

Le capitaine BARCET est gravement blessé l'observatoire situé à proximité des pièces. L'emplacement est soumis à un feu violent, sans aucune hésitation, le lieutenant CHIOZZI vient l'y remplacer et y trouver la mort. L'adjudant PAYS, les maréchaux des logis MANCHE et COULON, les canonniers MASSON, CASTEX et GENTIL blessés ou brûlés, font l'admiration de leurs camarades, par leur énergie et leur abnégation.

A la 8e batterie, le maréchal des logis SALIES blessé par un éclat d'obus qui pénètre dans son genou, immobilisant sa jambe, ne quitte pas sa pièce qu'il continue à commander avec beaucoup de calme et de sang-froid.

A la 9e batterie, le bombardement de la position n'a pas ralenti ; cela n'empêche pas la batterie d'assurer toujours sa mission, grâce au dévouement et à l'exemple du sous-lieutenant TERRÉ, qui en a pris le commandement.

Tous les hommes ont à cœur de venger leur capitaine fauché la veille.

Le 9, la bataille continue avec la même âpreté, mais des bruits de victoire commencent à circuler sur notre gauche : les Allemands auraient déjà lâché pied.

Le 10, la pluie ininterrompue de marmites cesse enfin : seule l'artillerie de campagne tire encore. Le soir, le régiment reçoit l'ordre de se porter en avant.

C'est la victoire de la Marne ! « Les Français viennent de sauver le Monde. »

Pendant ces jours fameux de la bataille, les traits d'héroïsme ont succédé aux traits d'héroïsmes.

Tout le personnel du régiment a été admirable : les conducteurs comme les servants ; rien n'a arrêté les ravitaillements ; les chevaux tombent, les caissons explosent, mais les batteries n'ont jamais manqué de munitions. Par leur belle bravoure, les téléphonistes ont forcé l'admiration de leurs camarades.

Engagé dans le combat dès le début de l'action et immédiatement pris à partie par l'artillerie ennemie, le régiment s'est brillamment maintenu sur ses positions repérées. Malgré les lourdes pertes, il a pu remplir les nombreuses missions qui lui ont été confiées, et cela grâce à l'habileté de ses chefs, au courage et à l'abnégation de tout son personnel.

A la bataille de la Marne, le 23e régiment d'artillerie a inscrit sa première page de gloire sur le livre d'or de l'histoire de la grande guerre.

La poursuite et les premiers combats devant Perthes.

Dès l'aube du 11, le régiment se porte en avant : la retraite des Allemands que tout le monde devinait est bien effective.

C'est encore à Vouciennes qu'il bivouaque la nuit du 11. Le 12 au matin, au moment de reprendre la marche en avant, le lieutenant TARRAL et l'adjudant PEZET font deux prisonniers. La Marne est franchie à Pogany.

Les Allemands ont abandonné leurs emplacements dans un désarroi tel, que la région est parsemée de voitures abandonnées, de fusils, de cartouches, d'effets d'équipements de toutes sortes. Dans les bivouacs, les tables sont encore dressées avec les plats non touchés et les bouteilles de bon vin non encore entamées.

Par Marson, que nous trouvons en flammes, le régiment arrive devant Poix, qui n'est plus qu'un énorme brasier.

Le régiment, dans la nuit du 12 au 13, bivouaque, par une pluie torrentielle, dans les bois environnant cette malheureuse localité.

Le 13, la marche continue sur Perthes-les-Hurlus. Le 14, à l'aube, à la sortie de Somme-Suippe, les batteries sont accueillies par les 105 ennemis. La cote 204 au sud de Perthes, va marquer la limite de notre avance.

Notre infanterie est, en effet, arrêtée par de violents barrages. A peine en position, nos groupes sont soumis à un feu nourri de tous calibres, qui cause malheureusement quelques pertes.

Une pièce de la 1re batterie, sous le commandement du capitaine BRUGÈRE-DUPUY (qui devait être tué dans la région quelques mois plus tard), est détachée à 204 (excavation), pour tirer à vue sur des mitrailleuses ennemies.

Cette pièce tire jusqu'à épuisement complet de ses munitions, alors qu'elle est attaquée par l'infanterie boche.

Elle n'est sauvée que grâce au sang-froid du capitaine qui réussit à la faire emmener, au moment où des tirailleurs ennemis s'emparaient de la position.

A la 3e batterie, les canonniers MEYZEU et PEYBERNÈS, ne connaissant que leur devoir, occupent, malgré le feu violent de l'ennemi, l'observatoire du chef d'escadron, jusqu'à ce que le même obus vienne les faucher tous deux.

A la 6e batterie, un seul obus met une dizaine d'hommes hors de combat. Le maître-pointeur COUDRET fait preuve d'une rare énergie et s'attire l'admiration de toute la batterie, en gagnant le poste de secours, sans aucune aide, alors qu'il a le bras gauche sectionné, donnant le conseil aux brancardiers de s'occuper de camarades plus sérieusement atteints. , Le 15 et le 16, nos tirs et les tirs ennemis sont toujours aussi violents.

Le lieutenant MIALLE, commandant la 2e batterie est grièvement blessé à son poste d'observation. Le sous-lieutenant DUFFAUT qui prend sa place, est tué quelques minutes après. Le 1er groupe ne comprend plus que 8 canons, la 2e batterie qui n'a plus d'officiers étant dissoute.

Le deuxième canonier-servant DARROUX, à la 8e batterie, blessé d'une balle de fusil à 22 heures, reste à sa pièce pour assurer le tir pendant la nuit. Il ne déclare sa blessure que le lendemain matin au moment où il se trouve dans l'impossibilité de continuer son service.

Du 16 au 25, les batteries exécutent de nombreux changements de position, dans le but de tromper l'ennemi sur les emplacements occupés, et sur notre force en artillerie ; la 2e batterie est reformée.

Combat du 26 septembre.

— Dans la nuit du 25 au 26 septembre, le village d'Hurlus, nos lignes et nos batteries sont violemment bombardées.

Vers 4 heures la fusillade crépite ; les balles sifflent dans les batteries. La densité des balles croît sans cesse, mais notre tir ne ralentit pas.

A la 4e batterie, le déboucheur PÉGOT désespérant de conserver une bougie allumée, attend la lueur des éclatements pour vérifier son débouchoir, tandis que le chef de section, le maréchal des logis CHESNE se promène à découvert pour bien montrer à son personnel que, comme il dit : « On ne risque rien. »

Il devait tomber peu de temps après, mortellement blessé, au moment où, sous le feu des mitrailleuses qui crépitaient à 400 mètres, les avant-trains étaient amenés dans le plus grand ordre. Les chevaux tombent les uns après les autres ; le personnel rivalise d'ardeur et de courage, en dépit de pertes incessantes, pour sauver les canons.

Au moment de declaveter le canon qu'il faut laisser, faute de chevaux, le maître-pointeur CAILLAU est blessé d'une balle à la main.

N'importe, il s'obstine et pour en finir, coupe avec une hachette la lanière de la clavette, qui résiste. En se retirant sur l'ordre reçu, il rencontre le lieutenant ESCOLLE qui a mis en batterie deux pièces de la 5e qu'il a pu dégager.

Il s'offre à lui comme transmetteur à voix, l'aide à dégager une autre pièce et se retrouve encore avec ses camarades pour retirer, au premier recul de l'ennemi, les pièces momentanément abandonnées. Au lever du jour, le sous-lieutenant TERRÉ, observateur au 3e groupe, ayant aperçu une batterie allemande occuper la position du moulin de Perthes, la signale au capitaine CHOLESKI de la 9e batterie, qui déclenche sur elle un tir de démolition. Les résultats du tir furent constatés le soir, par une reconnaissance du lieutenant THIBÉRAING.

Les Allemands avaient pu enlever leurs canons, mais ils avaient abandonné sur place les caissons démolis, brillantes trophées que l'on apercevait encore au même emplacement six mois après.

Le lieutenant DELPECH, de la 2e batterie, se porte en avant avec une section, et vide ses caissons sur l'ennemi qui débouche des bois d'Hurlus ; grâce à son sang-froid et à l'élan de son personnel, il contribue, ce jour là, grandement à arrêter l'attaque ennemie.

Dès le lever du jour, la 6e batterie a occupé une position de repli, d'où elle a exécuté, sous le commandement du capitaine CHARRY, des tirs d'une rare précision, causant les plus lourdes pertes à l'ennemi. Mais les mitrailleuses ennemies sont cependant à 400 mètres de la 5e batterie, lorsque cette dernière amène les avant-trains. 7 hommes sont tués, 2 officiers et 18 hommes sont blessés. 34 chevaux gisent sur le terrain.

Cependant le lieutenant ESCOLLE réussit à ramener deux canons et un caisson, qu'il place en batterie, à 800 mètres en arrière ; il déclenche un tir sur Hurlus jusqu'à épuisement des munitions.

Le capitaine ALBAFOUILLE monte sur un attelage de derrière et parvient à retirer un canon privé de ses servants et conducteurs. Au cours de cette opération, son porteur fut atteint par plusieurs balles ennemies, et vint s'abattre à 800 mètres de la position.

Le canonnier ROUGÈS ayant son sous-verge tué, dételle son porteur et, par trois fois, sous les balles, va relever trois camarades blessés qu'il transporte à l'abri. Les maréchaux des logis ROUS et SALLES, le brigadier LAFEUILLADE se dépensent sans compter, pour sauver leurs camarades blessés sur lesquels les Allemands continuent à tirer.

Le canonnier CHALOU, qui relevait le fil téléphonique de l'observatoire à la batterie, trouvant la position évacuée, rejoint l'unité d'infanterie la plus proche, et fait le coup de feu avec des éléments du 88e.

Cependant les canons qui ont pu être ramenés à l'arrière, et les batteries des 1er et 3e groupes, ouvrent un feu d'enfer sur l'ennemi qui, peu à peu, lâche pied. A midi le matériel laissé en avant est ramené à hauteur des batteries. A la 4e batterie, les lieutenants GAUDIBERT et BARTHE s'y emploient avec un calme et un sang-froid qui rassurent leur personnel, car les balles sifflent encore aux alentours de la position.

A la 5e batterie, le lieutenant ESCOLLE ramène le dernier canon aidé par des fantassins, en le traînant avec des cordes. Le soir, Hurlus est repris ; le 2e groupe se reconstitue. Nos pertes sont lourdes, mais l'ennemi a essayé un de ses plus sanglants échecs devant des troupes qui, sans arrêt, marchent et se battent depuis plus d'un mois.

Que de courage et de bravoure déployés dans ces jours héroïques, par nos bons poilus du Midi ! Une fois de plus le régiment a la glorieuse satisfaction de n'avoir laissé à l'ennemi ni un homme ni un canon.

GUERRE DE TRANCHEES.

Le 26 septembre a vu la fin de la guerre de mouvement. Pendant les mois qui vont suivre, les batteries vont s'organiser sur leurs positions, afin de mener au mieux la future guerre de stabilisation. Toutefois, le secteur est assez agité pendant le mois d'octobre et novembre et les différentes actions engagées donnent l'occasion à nos observateurs de se distinguer tout particulièrement.

Les lieutenants DELPECH, BARTHE, DUBOIS et D'WELLES s'appliquent à développer la liaison entre l'infanterie et l'artillerie.

Avec un courage inlassable, ces premiers observateurs aux tranchées, règlent les tirs des batteries, en se plaçant dans les postes les plus avancés de nos lignes.

Ils sont parfaitement secondés dans leur tâche par les maréchaux des logis GALIY, ESCOT, LENCOU, PERRAMOND, les brigadiers GAIGNE, LACUBE, HERMOSILLA, etc..., etc...

Tous ces braves ont contribué pour une large part à donner à nos fantassins une confiance méritée en leur artillerie.

Le 4 octobre, le maréchal des logis PERRAMOND, de service aux tranchées pour observer les tirs de l'A. L., demande à l'officier de liaison l'autorisation de s'absenter quelques instants. Il se porte en avant avec le brigadier De CAZO, dans une cabane éventrée par les obus, et donne, de là, quant à la marche du tir, les renseignements les plus précieux.

Le brigadier De CAZO, courant les plus grands risques, a assuré la liaison entre le sous-officier et le lieutenant observateur, pendant tout le temps qu'ont duré les tirs sur les objectifs ennemis.

Dans la même journée, la 1^{re} section de la 7^e batterie, sous les ordres du sous-lieutenant ADAM, se porte en avant pour l'exécution de tirs de précision. La position, vue de l'ennemi, est violemment bombardée, au point de devenir intenable.

Malgré les ordres donnés de se retirer, le sous-lieutenant ADAM, le maréchal des logis BORIES et le canonnier PIQUEMAL continuent le tir sur les tranchées. La section regagne la batterie, à la nuit, sa mission terminée.

Le 8 octobre, les batteries sont survolées par les Taubes qui règlent le tir ennemi sur nos positions. A signaler particulièrement, à la 8^e batterie, la conduite des canonniers DUPUY (Henri), RUMEAU, DELVIT et BALZAC, qui, dans l'impossibilité de maintenir la communication téléphonique entre l'observatoire et leur batterie, sont allés courageusement prendre leurs postes de transmetteur à la voix, traversant, pour s'y rendre, une zone battue à cet instant, par un violent tir de l'artillerie ennemie.

Le 20 octobre, la 3^e batterie, violemment bombardée, subit des pertes sensibles. Le maréchal des logis ROUZAUD, grièvement blessé, ordonne à ses hommes, au moment où il est emporté sur un brancard, de continuer à faire leur devoir.

Le 20 décembre, ordre d'attaquer sur tout le front. Les batteries soutiennent l'attaque, après l'avoir préparée. Parmi elles se distingue la 7^e batterie (capitaine BLONDEAU), laquelle est citée à l'ordre du corps d'armée.

Le 24, le lieutenant DELPECH est blessé mortellement. Il est fait chevalier de la Légion d'honneur, avant de rendre le dernier soupir. Il est l'objet d'un ordre spécial du général commandant le corps d'armée.

Il laisse auprès de ses camarades des deux armées, un souvenir impérissable.

Dans l'infanterie, son nom est resté synonyme de bravoure.

Du 25 décembre au 15 mars, les attaques se succèdent sans interruption, et sont marquées par des succès importants.

Les batteries tirent d'une façon ininterrompue, ce qui soumet le personnel et le matériel à une rude épreuve. Pendant quatre mois d'attaques journalières, malgré les bombardements violents de tous calibres, presque sans abri, dans tous les cas sans repos, le personnel, officiers, sous-officiers et canonniers, lutte contre le Boche et les intempéries avec le même acharnement, mais conserve toujours sa bonne humeur. Dans cette période, le capitaine CHARRY est fait chevalier de la Légion d'honneur après les attaques sur le bois Sabot.

Le capitaine LIMASSET, les lieutenants BARTHE, DUBOIS, ADAM, PAGEZY, les maréchaux des logis PERRAMOND, LEGRAND, les brigadiers De CAZO et MILLE sont cités à l'ordre de l'armée.

Au début de mars, le lieutenant-colonel JACQUEMIN quitte le régiment. Il est remplacé par le commandant SOLOMIAC.

Le capitaine GAZEL prend le commandement du 1^{er} groupe ; le 1^{er} avril, le chef d'escadron MESNIL prend le commandement du 3^e groupe.

L'ARTOIS.

— Le 4 avril, le régiment est relevé par le 3^e régiment d'artillerie. Par Herpont, Eclaire, Foucaucourt, Fleury-sur-Aire, il gagne la région de Verdun. Il séjourne quatre jours à Vadelaincourt et Souilly.

Le 10 avril, il rejoint les cantonnements de repos de Fains et Naives-devant-Bar, où il séjourne jusqu'au 22. Entre temps, le 2^e groupe, mis à la disposition de la 15^e division, vient cantonner à Domrémy-au-Bois. Les reconnaissances à peine effectuées, dans la région de Mesnil-aux-Bois, il reçoit l'ordre de rejoindre le régiment dans la région de Bar-le-Duc. Le 2^e groupe prend ses cantonnements à Culey, les 1^{er} et 3^e séjournent toujours à Fains. Le 16 avril, le général ALBY prend le commandement du 13^e C. A. Il est remplacé à la tête de la 34^{me} division, par le général De LOBIT.

Le 22 avril, le régiment embarque à Revigny et Longeville. Il rejoint la région d'Amiens et débarque à Longueau et Moreuil. Il cantonne dans cette dernière localité et à Castel, jusqu'au 30 avril. A cette date, il embarque à nouveau, à Moreuil, pour être transporté dans la région d'Arras. Débarquement à Pernes, le 30 avril.

Les 1^{er} et 2^e mai séjour à Flers et Floringhem. Puis le 5 et le 6, après une marche le rapprochant d'Arras, le régiment prend position, route de Béthune, à Roclincourt et Sainte-Catherine, pour participer à la préparation de l'attaque prochaine. Le 9, l'attaque a lieu sans succès. Les mitrailleuses ennemies déciment l'infanterie avant que celle-ci ait pu aborder les tranchées adverses. Une deuxième préparation d'attaque s'effectue le 15 mai.

Devant l'intensité du bombardement ennemi, l'attaque n'a pas lieu.

Pendant la période qui va suivre, jusqu'aux premiers jours de juillet, les batteries sont journellement bombardées.

Le 23 mai, les batteries prennent position à Saint-Nicolas, Sainte-Catherine, Saint-Sauveur, aux lieux et places des batteries du 10^e C. A.

Jusqu'à mi-juillet le duel d'artillerie se poursuivra avec la même intensité. Du 12 au 16 juin, le régiment prépare les brèches dans les fils de fer, en vue d'une attaque générale de la Xe armée. Le 16 juin, l'attaque est déclenchée. Notre infanterie, qui a pu parvenir jusqu'aux premières lignes allemandes, est obligée de se replier. Dès ce jour, l'artillerie allemande renforcée, se montre de plus en plus active et nos batteries sont fortement bombardées.

La proximité de la Scarpe empêchant la construction d'abris solides, plusieurs batteries sont obligées de changer de position.

Les faubourgs et la ville d'Arras reçoivent tous les jours une grêle d'obus de tous calibres. Le 26 juin, en particulier, le 420 est de la partie, et la ville subit un bombardement effroyable de 6 heures à 14 heures. Gros dégâts matériels, plusieurs incendies. A 18 h.30, reprise du bombardement pendant un quart d'heure. Le 5 juillet, l'ennemi s'acharne plus particulièrement sur les monuments principaux de la ville, avec des obus incendiaires.

La cathédrale, le palais de l'archevêché, l'ambulance du Saint-Sacrement sont la proie des flammes. Les canonniers du régiment cantonnés en ville et dans les faubourgs, multiplient les preuves de vaillance et de dévouement en luttant contre ces incendies et en secourant les civils. La conduite du régiment lui vaut la reconnaissance des quelques habitants, vivant encore dans les ruines, en même temps qu'elle lui maintient son renom de discipline et d'honneur.

En ces circonstances, s'est distingué particulièrement par son sang-froid, son entrain et ses initiatives heureuses, l'adjudant RUMEAU, de la 1^{re} batterie. Toujours de bonne humeur, le premier au feu comme au travail, il avait acquis sur son personnel une très grande influence morale.

A signaler également le maître-pointeur VIALETTES de la 7^e batterie qui, blessé pour la troisième fois, ne se laisse évacuer qu'après en avoir reçu l'ordre formel de son commandant de batterie.

Le canonnier LAFITTE, l'abbé SEGEL, canonnier-aumônier, au 3^e groupe, les lieutenants observateurs GRUMBACH, DEMÉRY, PAGÉZY, ROSSI, DUBOIS et tout leur personnel de liaison, qui a subi les pertes les plus sérieuses. A signaler enfin le lieutenant BARTHE, officier de liaison du 2^e groupe, qui a mérité l'admiration de tous, chefs et subordonnés, en donnant tous les jours les preuves d'un absolu mépris du danger, d'un zèle et d'une endurance qui ont rendu plus facile la lourde tâche des batteries.

Le 10 juillet, le chef d'escadron MESNIL prend les fonctions de lieutenant-colonel, le lieutenant-colonel SOLOMIAC ayant reçu le commandement de l'A. D. 130.

Le capitaine DUPONT prend de commandement du 3^e groupe.

Le 11 septembre, préparatifs d'une nouvelle attaque qui se déclencherà le 26, sur tout le front de la X^e armée. Les batteries exécutent sans relâche, des tirs de brèche, de contre-batterie et de destruction. Pendant ces journées de préparation, les batteries (1^{re} et 9^e en particulier), sont soumises à de continuel tirs de destruction de 210 qui occasionnent quelques pertes. Le 30 septembre, les batteries sont relevées et vont prendre position dans la région de Vailly-Beaumont.

Le 3 novembre, elles regagnent leurs anciennes positions d'Arras. Le régiment y passe l'hiver. Fin janvier, l'activité de l'ennemi se réveille. Le 28, après un bombardement de nos lignes et de nos batteries, l'ennemi prononce une attaque locale, rapidement enrayée par nos tirs de barrage. En février, l'activité s'accroît en raison des préparatifs que l'ennemi fait sur Verdun. C'est la période de l'attaque sur le Poste-Vert et Saint-Laurent-Blangy, attaque très vite arrêtée et sans suite.

Dans les premiers jours de mars, la division est relevée par une division irlandaise. Pour la première fois, le régiment est en contact avec les représentants de la nation amie et alliée. Les artilleurs irlandais font impression sur nos artilleurs toulousains, par leur connaissance du tir, leur tenue impeccable, leur magnifique cavalerie et leur superbe allant. Verdun.

Le mois de mars 1916 se passe en déplacements.

Le régiment embarque à Frévent, les 6 et 7 mars. Il est dirigé sur Charmes, où il débarque les 8 et 9 mars. Il prend ses cantonnements à Rosières-aux-Salines, Neuville-sur-Moselle et Lorey, d'où il se rendra tous les jours au camp de Saffaix, pour y exécuter des manœuvres de liaison avec l'infanterie.

Le 22 mars, embarquement à Charmes. Le régiment est dirigé sur Ligny-en-Barrois où s'opère le débarquement. Puis, par étapes, il se dirige sur Dombasle-en-Argonne. Il va prendre part à la grande bataille engagée depuis déjà un mois, autour de Verdun.

Il va entrer dans la lutte et, sans répit, en éveil perpétuel jusqu'au 26 juin, il va poursuivre la défense héroïque de la forteresse ; nuit et jour, ses batteries tireront une moyenne de trois à quatre cents coups par pièce et par jour. Les reconnaissances ont lieu du 26 au 30 mars. Les trois groupes sont en batterie, en forêt de Hesse (lisière nord du bois d'Esnes). Le 10 avril, le 2^e groupe est porté au sud de la route Esnes-Avocourt. C'est sur ces positions que, pendant trois mois d'enfer, le personnel du régiment donne sans cesse les preuves réitérées de sa remarquable énergie. Une pièce de 75 est en batterie dans le réduit d'Avocourt, à 50 mètres d'une mitrailleuse boche. Des volontaires sont demandés pour la servir. Ils se présentent en nombre tel, qu'il a fallu tirer au sort ceux d'entre eux qui, sous le commandement du maréchal des logis GUIRAL, allaient occuper ces postes d'honneur.

Le 6 avril, une attaque heureuse sur le bois Carré nous rapporte quelques canons abandonnés par nos prédécesseurs, en lisière du bois d'Avocourt, au début de l'attaque allemande.

Le 9 avril, le sous-lieutenant DEMÉRY, accompagné des maréchaux des logis De QUELEN et TOULEYROU, avec trois avant-trains conduits par les conducteurs GINESTE, JEGUN et BARLATIER ramène de la toute première ligne les canons récupérés.

Malgré la nuit noire, les multiples difficultés et le tir des mitrailleuses ennemies, il réussit sans pertes, ce coup de force.

Le 2 mai, à la 8e batterie, le canonnier CROS est guetteur aux fusées. La batterie est violemment bombardée. Il reçoit l'ordre d'occuper un poste d'observation moins exposé. Il s'y rend et se rend compte qu'il ne peut assurer sa mission. Il retourne à son poste primitif et continue à observer debout et à découvert sous la mitraille.

Quelques jours plus tard, à la 9e batterie, un obus de 210 provoque l'explosion d'un dépôt de munitions qui détruit un abri où sont ensevelis huit canonniers. Le bombardement persiste, épouvantable.

Le sous-lieutenant MÉNARD organise les secours et pendant 12 heures, le personnel pioche sans relâche, pour dégager les camarades qui, hélas ! ne sont plus que des cadavres ! Cette même explosion a détruit un canon : grâce à l'impulsion et à l'exemple que le sous-lieutenant MÉNARD ne cesse de donner à tous, le tir de la batterie ne subit pas de ralentissement.

Plus tard, dans cette même batterie, il ne reste plus qu'une seule pièce en service, commandé par le maréchal des logis CASTAN ; elle exécute, sous un bombardement d'obus de tous calibres, un barrage de 1.000 coups.

Les projectiles du caisson flambent : l'incendie est éteint rapidement grâce au sang-froid du maître-ouvrier en fer FOURESTIÉ et du deuxième canonnier-servant FAURÉ. Le 7 mai, à la tombée de la nuit, l'ennemi fait un effort puissant sur 304. L'artillerie de la division voisine a demandé notre appui. Tout le monde sent la gravité de l'heure. Les fusées rouges demandent le barrage. La 4e batterie, commandée par le lieutenant RANSON, est soumise à un violent bombardement. N'importe, les hommes, d'un même élan, courent aux pièces et déclenchent le barrage au chant de « La Marseillaise », qu'entonne tout le personnel de son propre mouvement.

Le 10 mai, à la 6e batterie, le personnel d'une pièce organise une soute à munitions. Un obus explose à proximité de la soute, ensevelit des travailleurs et provoque l'incendie des munitions.

Seul, le canonnier ANTOINE est épargné par miracle, de l'ensevelissement ; il est gravement brûlé et atteint d'un commencement d'asphyxie. Malgré ses souffrances, ANTOINE n'a qu'un but, dégager les camarades ensevelis, Il y contribue jusqu'à l'épuisement de ses forces, puis refuse de se laisser évacuer.

Le 6 juin, le même fait se renouvelle à la 3e batterie. Un abri s'effondre sous le tir ennemi ensevelissant sept hommes.

Sous un bombardement de 210, tout le personnel de la pièce voisine se mit à l'œuvre pour dégager les malheureux camarades. Les canonniers LANINE, AYNIE, SOULÉ et BOURJEAC ne s'arrêtent qu'à bout de force et à demi-asphyxiés. Que dire du personnel téléphoniste si cruellement éprouvé ! Du service de liaison, si énergiquement et courageusement assuré par les sous-lieutenants DEMÉRY, DUGA, VEYRET, GRUMBACH, etc... Le 2e groupe compte dans son personnel téléphoniste 6 tués, 2 grands blessés. Le service assuré pendant quarante-huit heures par le sous-officier téléphoniste et deux hommes, continue cependant à fonctionner normalement jusqu'à l'arrivée de renforts. Agents de liaison, téléphonistes, réparateurs de lignes sont particulièrement admirables. Sous les tirs les plus violents d'obus de gros calibres ou d'obus suffocants, sous les tirs incessants de surprise, ils n'hésitent jamais dans l'accomplissement de leur tâche.

Même, aux crises les plus violentes de la bataille, les communications téléphoniques ne subissent jamais d'interruption. En dépit des pertes élevées, il y a toujours des volontaires pour remplacer ceux qui tombent. Dans les batteries, soumises à un bombardement incessant,

les pertes sont lourdes en personnel et en matériel. Notre tir est très intense, et ne laisse aucun repos à nos servants.

Cependant, en dépit du danger et de la fatigue extrêmes, tout le personnel fait bravement son devoir. Sous les bombardements les plus nourris, les servants n'hésitent pas à sortir de leurs abris pour faire barrage. Les brancardiers se disputent le périlleux honneur de secourir les blessés sous le feu.

Les conducteurs ont, eux aussi, leur grande part de peine et de gloire. Leurs bivouacs sont souvent bombardés. Ils ravitaillent la nuit par des chemins bouleversés par les obus, harcelés sans relâche par les tirs ennemis : leurs pertes sont sensibles, mais les ravitaillements sont toujours assurés.

Du 26 mars au 26 juin, le régiment a lutté avec un magnifique esprit du devoir et de sacrifice. C'est assurément un de ses plus beaux titres de gloire, que d'avoir fait partie, pendant trois mois, des troupes d'élite qui ont arrêté les Allemands sous Verdun ! Malheureusement, cette gloire est payée par des pertes cruelles.

Deux officiers tués : le capitaine MASBOU, commandant la 9e batterie, et le sous-lieutenant BOUTIBONNES, de la 4e batterie (déjà cité à Arras pour sa brillante conduite).

Huit sous-officiers et trente-six brigadiers et canonniers tués : 5 officiers et 97 sous-officiers, brigadiers et canonniers blessés.

Comme matériel, 38 canons sont détruits par le feu de l'ennemi et 31 mis hors de service pour toute autre cause.

Du 2 avril au 16 juin, les batteries ont envoyé 325.950 projectiles chez le Boche.

SECTEURS DE CHAMPAGNE

Le 26 juin 1916, le régiment est relevé sur ses positions de Verdun par le 58e régiment d'artillerie. Il gagne par étapes la région de Châlons-sur-Marne.

Après un séjour de quarante-huit heures à Saint-Germain-la-Ville, Pogy, Vesigneul, les groupes rejoignent Auve et Saint-Mard-sur-Auve, d'où partent les reconnaissances vers Minaucourt et le Balcon, au sud de la Butte-du-Mesnil et de la cote 185. Le secteur est calme. Les batteries exécutent, pendant un mois et demi, quelques tirs de harcèlement, quelques réglages par avion, sur batteries ennemies, et un tir de préparation à une incursion de notre infanterie dans les lignes ennemies.

Le 18 août, le 31e régiment d'artillerie ayant pris sa place, le régiment vient cantonner à Bouy, après avoir fait étape à la Croix-en-Champagne. Il prend position dans la nuit du 20, dans la région Wez Thuisy et Prosnes. Il va séjourner dans ce secteur jusqu'en mai 1917.

Le secteur des Marquises est assez agité pendant l'automne. Les coups de main ennemis se succèdent à intervalles très rapprochés. Le plus sérieux est exécuté par l'ennemi le 10 octobre. Grâce à la vigilance de notre service de liaison et des guetteurs des batteries, cette tentative échoue complètement.

L'Allemand se venge en prenant à partie, pendant quelques jours, les batteries du 1er groupe, installées dans les marais de Wez. Mais il n'a pas le dernier mot. Le capitaine CALMETTES se donne en exemple, dans ces circonstances difficiles. Le 31 janvier, les Boches font une émission de gaz sur un très large front, s'étendant des Marquises à Aubérive. Une fois de plus, la vigilance de nos observateurs et guetteurs a permis au personnel des batteries, prévenu à temps, de prendre toutes les précautions pour se protéger contre la nappe néfaste ; il a pu, de la sorte, tirer avec la dernière énergie et arrêter l'ennemi dans ses velléités d'incursion. A signaler la conduite du maréchal des logis CHARDONNAY et du brigadier TRINIAC.

C'est au mois de février que le colonel MALET prend le commandement de l'A. D. 34 (nouvelle organisation) et le chef d'escadron MESNIL, celui de l'A. C. D. 34, c'est-à-dire du régiment.

Attaques du Cornillet, du Mont-Blond et de Moronvillers.

Pendant les mois de février et mars, le régiment s'emploie à la préparation de nouveaux emplacements à occuper en vue de l'offensive prochaine du printemps.

Le 5 avril, les 1er et 2e groupes s'installent sur ces positions ; le 3e groupe ne change pas de place. Le 10 avril, la préparation commence ; toutes les pièces rassemblées dans la plaine, depuis le 75 jusqu'au 400, vomissent le feu sur les lignes et batteries ennemies. La préparation dure jusqu'au 17. Le régiment tire, en moyenne, de 10 à 12.000 coups par jour pendant cette période.

L'ennemi riposte assez faiblement. Il harcèle surtout les routes, pistes, bifurcations, etc..., constamment encombrées de convois de toutes sortes. Les conducteurs sont soumis à une rude épreuve, passant leurs nuits entières à ravitailler sous les obus, sur des chemins bouleversés par le bombardement.

Le 17, à 5 heures, l'attaque se déclenche sous une tourmente de neige. Les batteries exécutent un barrage d'accompagnement que suit pas à pas l'infanterie. Nos détachements de liaison, commandés par les lieutenants DEMÉRY, VEYRET, ROBIOU du PONT, marchent constamment avec la première vague d'assaut.

Grâce à eux, des groupes ont été renseignés minute par minute sur les progrès réalisés par notre infanterie. A 6 h.30, un projecteur lance ses feux du sommet du Cornillet. Hélas ! en apprenant au régiment la conquête du Mont, le lieutenant VEYRET signale que les brigadiers NADAL, BONHOMME, le canonnier HABIAQUE, sont grièvement blessés par l'obus de 150 qui a tué le chef de bataillon ALBOUY du 83e

Il est seul pour assurer la liaison et demande des remplaçants. Entre temps, étant donné les pertes en officiers du bataillon d'assaut, il organise avec un lieutenant d'infanterie, la position conquise.

Aussi modeste que brave, le lieutenant VEYRET, surnommé « Le Rupin », par les fantassins et les artilleurs, a fait, ce jour là, avec ses camarades DEMÉRY, PECH et ROBIOU et les sous-officiers PHILIPPE, de CAZO, LAUREUX, GRUMBACH, les canonniers signaleurs-téléphonistes POITOU, GRAFFEUIL, BILLAUD, BOISOT, l'admiration de tous ceux qui les ont vus à l'œuvre.

A 8 heures du matin, la plaine que l'Allemand dominait, et où l'on ne pouvait faire un pas sans être aperçu, est de toutes parts sillonnée par des voitures de ravitaillement qui circulent en toute sécurité, car l'ennemi n'a plus d'observatoires !

Il a perdu le Cornillet et Mont-Blond ! Du 18 au 24 avril, des attaques de détail de part et d'autre se succèdent. Les batteries continuent à tirer en barrage et en harcèlement. Le 24 avril, le régiment est relevé, et va mettre en batterie devant le Casque et le Téton.

Le 3e groupe occupe, au Bois Noir, une position particulièrement avancée. Dès son arrivée, il est violemment pris à partie par les batteries ennemies.

Les tirs de surprise de l'ennemi occasionnent des pertes sensibles parmi lesquelles celles du lieutenant de BONY de LAVERGNE (qui, ordonnant à son personnel de s'abriter, alors qu'il perçoit le sifflement d'une salve de 150 destinée à sa batterie, est atteint par un de ces obus), et du maréchal des logis de CAZO, déjà cité à plusieurs reprises pour son courage exceptionnel.

Le 30 avril, le régiment appuie une attaque de la 33e division, dirigée sur le Casque et le Téton. Comme le 17 avril, les batteries exécutent sur l'arrière des tirs d'interdiction, surtout en obus toxiques et, pendant l'attaque, un barrage d'accompagnement. Dans la soirée et les jours qui suivent, attaque de notre part, contre-attaque infructueuse et coûteuse de l'ennemi,

nouveaux barrages, nouveaux tirs d'obus toxiques. Enfin, le 6 mai, le régiment est relevé par le 31e d'artillerie.

Il se reforme à Vadenay, puis s'achemine vers le secteur de Troyon. Pendant cette dure période, les hommes, malgré la fatigue, ont rivalisé d'entrain et d'enthousiasme.

L'exemple de leurs officiers, indifférents à la fatigue et au danger, est là pour les soutenir. Les capitaines de LANGSDORFF et COURTOIS de VIÇOSE, les lieutenants de PASSEMAR, PAGÉRY et ROSSI se distinguent en assurant le tir de leur batterie avec une régularité parfaite, la maintenant dans un état moral remarquable. Le capitaine COURTOIS de VIÇOSE blessé, refuse l'évacuation, et le lieutenant ROSSI, grièvement atteint, meurt des suites de ses blessures.

L'adjudant NOILHAN, malgré les difficultés, fait l'impossible pour trouver des munitions et assurer le ravitaillement. Le maréchal des logis MÉDA, de la 6e batterie, pendant un ravitaillement de nuit, a le bras emporté par un obus ; avant son transfert à l'ambulance, il donne posément tous les ordres nécessaires pour terminer à bien la corvée qui lui était confiée. A signaler, enfin, la belle tenue du maître-pointeur FERRÉ qui, pendant vingt-quatre heures, sans repos, à demi-intoxiqué, assure le tir de sa pièce, sans se soucier des obus qui tombent près de lui.

SECTEUR DE TROYON.

Par l'Argonne, le régiment gagne, le 9 mai, la région Récourt, BénoiteVaux. Le 11, les batteries prennent position.

Les 2e et 3e groupes sur la rive droite de la Meuse (zone des Chevaliers et du Loclont), le 1er groupe sur la rive gauche (zone de Rouvrois). Après les brillantes et coûteuses victoires de Moronvillers, le régiment va se reconstituer dans ce secteur de défensive-active, et se préparer à cueillir, sur d'autres fronts, de nouveaux lauriers. Le souci de la réputation du numéro du régiment va s'emparer des nouveaux venus, les envahira et les lancera sur les traces glorieuses de leurs devanciers. Le secteur est calme ; néanmoins, toutes les batteries du régiment sont l'objet de tirs de destruction.

La 7e, la 4e, la 5e, en particulier, qui occupent des positions enfilant les tranchées ennemies, sont l'objet de tirs violents ennemis, en représailles des excellents tirs qu'elles exécutent chez lui. Bien organisées, avec des abris solidement renforcés, les batteries résistent à ces tirs fréquents qui ne causent que peu de dégâts matériels.

Vers juin, le secteur reprend un peu d'animation à la suite d'une émission de gaz de notre part. Notre infanterie exécute de nombreux coups de main auxquels prennent souvent part les officiers de liaison LAVIALE et GUÉRIN, qui se distinguent tout particulièrement et qui sont l'objet de nombreuses citations glorieuses.

De son côté, l'ennemi multiplie ses essais de coup de main. Malgré l'emploi de strosstruppen, surtout le 22 juillet, il n'obtient aucun résultat sur notre front : l'infanterie attribue, en grande partie, à la vigoureuse et rapide intervention des batteries, à la vigilance de nos guetteurs et de nos détachements de liaison, à la savante répartition des barrages, l'échec complet des tentatives ennemies.

A signaler, le 17 juillet, la conduite héroïque du canonnier KØRKEL. Alors qu'un de ses camarades blessé par deux éclats d'obus (la 5e batterie était soumise à un tir d'obus toxiques), était fort gêné pour sortir son masque de l'étui, il enlève son propre masque, pour l'appliquer à son camarade déjà (légèrement intoxiqué, qu'il emporte sur ses épaules au poste de secours.

A signaler encore à la 6e batterie, le lieutenant PAGÉZY, l'aspirant CARRIÉ, les sous-officiers SOULBRIÉ et SILLIÈRES, et les canonniers TISNÈS et PINSARD, qui ont fait preuve du plus grand courage, dans les circonstances suivantes : Au cours d'un ravitaillement de nuit, la colonne de caissons est surprise sur la position, par un tir violent de l'artillerie

ennemie. Les chevaux emballés sèment le désordre. Grâce au sang-froid du personnel cité plus haut, et à leur exemple, l'ordre est rapidement ramené et maintenu.

L'aspirant CARRIÉ blessé d'un éclat d'obus au ventre, a fait le sacrifice de sa vie avec une abnégation qui a frappé ceux qui l'ont approché pendant sa douloureuse agonie ! Au début du mois d'octobre, le 3e groupe est relevé par l'A. C./16. Il va faire, pendant un mois, de la manœuvre et de l'instruction à Belrain.

A ce moment, la 34e D. I. est relevée par la 15e D. I. C., à l'exception du régiment ; ce n'est qu'au retour du 3e groupe qu'il est relevé à son tour : le 1er et le 3e groupe par l'A. C. D./15 C, le 2e par l'A. C./13.

Le 28 novembre, il est rassemblé dans la région des Merchines où, après quelques jours de repos, il s'apprête à passer le mois de décembre à Verdun.

SECTEUR DE VERDUN

Le 8 décembre, le régiment a relevé l'A. C. D./63 sur la rive droite de la Meuse, autour du fort de Souville où se fixe l'E. M. Pour la deuxième fois, le régiment est appelé sur ce champ de bataille fameux, qui a immortalisé les défenseurs de Verdun et dont le ravage terrifiant dit éloquemment le drame qui s'y est déroulé deux ans auparavant. Le 1er groupe est en position dans le ravin du bois Triangulaire. Le 2e est à la batterie de l'Hôpital : ils appuient l'infanterie de la 164e D. I. qui tient le front très calme de Bezonvaux au fort de Vaux. Le 3e groupe en position dans le ravin du Helly, est sous les ordres de la 120e D. I. A l'ouest de Bezonvaux, la bataille ne cesse pas ; tous les jours de violents coups de main ennemis nécessitent l'appui du

1er groupe qui tourne ses canons vers le bois de Catrières et y effectue des barrages dont la consommation atteint parfois 1.500 projectiles. A partir du 10 janvier, le régiment est relevé : le 1er et le 2e groupe par l'A. D./17, le 3e par l'A. C. D./153, et va cantonner dans la région de Triaucourt qu'il quitte le 30 pour se porter sur la rive gauche de la Meuse. Secteur du Mort-Homme. — Revenu sous les ordres de la 34e D. I., dont le général SAVATIER vient de prendre le commandement, en remplacement du général de LOBIT, appelé à l'armée d'Orient, le régiment, du 1er au 3 février, se met en batterie dans la région de la cote 232, au sud du Mort-Homme, où il relève l'A. C. D./63. Après quelques jours, le 3e groupe va prendre position à la cote 310 où il subit de violentes concentrations d'obus explosifs et d'obus toxiques. Mais le secteur est calme et le front de Béthincourt n'est que rarement troublé par de faibles coups de main. Là, comme au fort de Vaux, seul, l'état du terrain rappelle la lutte formidable des années précédentes. Dans la nuit du 19 au 20, arrive l'ordre du général commandant en chef, d'alerter toutes les batteries à l'aube, jusqu'à nouvel ordre. On parle toujours d'une attaque ennemie possible et le régiment s'emploie à construire des positions de renforcement jusqu'au 4 mars où il est relevé par l'A. C. D./68. Secteur de Rupt-en-Wœvre. —

A cette date, la 34e D. I. se met en marche vers Dieue-sur-Meuse. Du 14 au 16 mars, le régiment relève l'A. C. D./19 dans le secteur de Rupt-en-Wœvre : le 1er groupe est en position près de Ranzières, le 2e près de Mouilly, le 3e dans le bois de Fays. Ce secteur, qui s'étend des Éparges à Vau-des-Palameix, n'est troublé que par quelques tirs de harcèlement ennemis et les représailles correspondantes. Le 25 mars, le 2e bataillon du 15e F. A. U. S. vient prendre position à côté de nos batteries. Le régiment prend contact, pour la première fois, avec les troupes américaines, dont il admire avec l'ardent élan, la science rapidement acquise de leurs officiers d'artillerie : et, à la fin du mois, il quitte nos nouveaux amis et alliés dont la rapide affluence va permettre, malgré nos reculs momentanés la victoire de l'Armée Française. Le 30 mars, les 1er et 3e groupes sont relevés par l'A. C. D./33, et le régiment, dont le 2e groupe avait été retiré du front le 24 et mis à la disposition de l'armée pour renforcer le 20e C. A. se met en marche sur Givry-en-Argonne. Il embarque dans cette région avec toute la division, et le 4 avril débarque à Marseille-en-Beauvaisis et à Granvillers. De là, il monte à

marches forcées vers le Nord où la division va recevoir la mission d'arrêter la ruée de l'armée allemande vers Calais et la mer. Après être passé successivement à Ply, à Poix, à Hescamps, Lincheux, Froudrinoy, Candas, Outrebois, Nuncq, Ligny-les-Aires ; le régiment arrive le 17 avril à Cassel, après des étapes pénibles, mais au cours desquelles il a eu la joie de constater à l'accueil qui lui fut fait, la confiance enthousiaste de nos populations du Nord, mettant dans l'Armée Française tout leur espoir, au lendemain de la poussée des barbares sur Amiens. La bataille des Monts-de-Flandre. — Le 18, le 1er groupe, à la disposition de la 28e D. I., les 2e et 3e groupes mis avec le 5e groupe du 117e (A. L. C./34), sous les ordres du lieutenant-colonel MESNIL, à la disposition du 2e C. C., se portent vers les Monts-des-Flandres, que menace sérieusement l'ennemi. Dans la matinée du 19, ces deux groupes sont en position sur les pentes sud du Mont Kokereele ; dans l'après-midi le 1er groupe, remis à la disposition de la 34e D. I., se met en batterie au nord du Mont Vidaigne. Le front tenu par la 34e D. I. s'étend de Westoutre à l'asile d'aliénés de Bailleul. Le 20, il est réduit ; le 2e groupe se met en batterie au nord-ouest, le 3e groupe à l'est de Westoutre. C'est de ces positions que le régiment va contribuer pour une large part à briser l'offensive ennemie. Dans la soirée du 22, le barrage se déclenche à la suite d'un bombardement du secteur voisin ; pas d'attaque d'infanterie ennemie. Le 23, violente action de l'artillerie ennemie sur tout l'arrière des Monts ; à 20 h.30, l'ennemi attaque ; un barrage formidable se déclenche et se poursuit jusqu'à minuit. Notre première ligne est refoulée en arrière de la ferme Hille et de la cote 70. A l'aube, une contre-attaque pour la reconquérir échoue. Le 24 avril, la lutte d'artillerie reprend, très vive en fin de journée, se poursuit intense pendant la nuit, et le 25, à 2 h.30, se déclenche la grosse attaque ennemie attendue avec une impassible confiance. A la suite d'un bombardement violent de nos premières lignes et de l'arrière des monts par obus de tous calibres, C. P. O. et barrages se déclenchent et continuent jusqu'à 10 heures. A notre gauche, le mont Kemmel est tombé au pouvoir de l'ennemi, mais la 34e D. I. a brisé, sur son front, l'élan des Allemands. Malheureusement ce succès lui coûte cher. Le régiment est cruellement éprouvé. Le 1er groupe surtout qui, au pied du mont Vidaigne, est au centre de la zone battue par l'ennemi. Dès le matin du 24, le lieutenant DEMERY qui commandait le détachement d'observation du groupe était grièvement blessé, alors que dans un observatoire de fortune, au mont Rouge, arrosé sans arrêt, il envoyait les plus précieux renseignements. Près de lui le maréchal des logis BOULET, son adjoint, avait la jambe arrachée, tandis qu'il transmettait au groupe les signaux d'observation. Le 25, la 3e batterie, soumise à un tir destructeur de tous calibres a, en peu de temps, trois pièces successivement annihilées avec leur personnel. Le lieutenant CARLOS a l'avant-bras traversé, le maréchal des logis BÉNÉDITTINI est grièvement blessé à la jambe ; resté seul sous-officier, le maréchal des logis RASPAUD est tué, le crâne ouvert, à son poste de combat ; autour de la seule pièce intacte, le capitaine PHÉLIPPON et le lieutenant SICRE dirigent un barrage furieux quand le capitaine PHÉLIPPON est tué net. A la 2e batterie, le lieutenant GAGET, commandant de batterie, est très grièvement atteint à l'aîne, pendant qu'il dirige avec son sang-froid habituel, les tirs de barrage. Il allait d'une pièce à l'autre, soutenant le moral et l'activité d'un personnel fatigué par près de vingt-quatre heures de combat et par de nombreuses pertes. Après lui, presque tous les gradés et pointeurs de la batterie sont mis hors de combat sans que le feu paraisse ralenti, et cela malgré les avions ennemis volant très bas et mitraillant la batterie. Impassible malgré les pertes qui grossissent autour de lui, le maréchal des logis VIDAL opérant tantôt comme pointeur, tantôt comme servant, suivant les vacances, continue sans ralentissement le tir de sa pièce, donnant, pendant sept heures, sous un bombardement extrêmement violent d'obus toxiques et d'obus de tous calibres, le plus bel exemple de calme et de sang-froid.

Tous les blessés, soignés par le docteur MANENS, avec un dévouement au-dessus de tout éloge, montrent le calme le plus stoïque, tel le maître-pointeur MANDRET qui, les deux jambes arrachées, demande encore à ses camarades de tirer plus vite. Dans les autres groupes,

les pertes sont beaucoup moins élevées, mais la volonté de repousser l'envahisseur suscite les mêmes actes d'héroïsme et le même dévouement.

A la 7e batterie, le maître pointeur DUPUY a le crâne fracturé par un volumineux éclat pendant qu'il vérifie, sous un violent bombardement, la hausse minima de sa pièce. A la même batterie, le téléphoniste BONASSIES, réparant pour la cinquième ou sixième fois les lignes de son groupe, a la cuisse arrachée par un obus qui éclate à ses côtés. Sur les positions affreusement arrosées, les conducteurs ravitaillent avec un courage égal à l'ardeur des servants.

A la 2e batterie les canonniers POUY, LAPERGUE, MARTEL, MALET et DUFOR, chargés d'évacuer du matériel rendu hors de service, ayant eu successivement plusieurs chevaux tués, continuent à retirer les voitures de la position bombardée en les traînant à bras. La lutte d'artillerie se poursuit très intense les jours suivants, au cours de laquelle la ligne d'infanterie reste incertaine. Le 29, à 3 heures, sur notre gauche, l'ennemi renouvelle son attaque accompagnée d'un violent bombardement des monts. Sur notre front, où la lutte est moins vive, l'ennemi s'empare de la ferme Koudekote.

Néanmoins son artillerie fait de nouveaux et terribles ravages dans nos rangs.

Cette fois encore le 1er groupe est le plus éprouvé.

A la 1re batterie, le capitaine de LANGSDORFF, atteint des premiers, continuait avec son flegme habituel à donner des ordres et bien que gravement blessé, n'acceptait d'être évacué que sur l'insistance du médecin.

Debout, derrière ses pièces, avec l'aspirant de CORAL, le lieutenant QUESNEL, surveillait, impassible, le tir de barrage, quand il est atteint mortellement, sans une plainte. Quelques instants après, l'aspirant de CORAL est atteint à son tour. Tous les pointeurs sont successivement blessés.

Le brigadier MACIA venait de tomber quand le maréchal des logis LARD, son chef de section, se précipite pour le relever et l'emporter ; au bout de quelques mètres, un obus criblant le sauveteur et son fardeau, achève le brigadier MACIA par une blessure horrible.

A peu près indemne, le maréchal des logis LARD revient à la batterie pour continuer les tirs.

La 2e batterie perd une deuxième fois son commandant de batterie, le sous-lieutenant ESCOURROU, qui est blessé après avoir donné l'exemple de la bravoure la plus admirable.

La 3e batterie, commandée par le lieutenant MARGER, doit momentanément évacuer sa position pour abriter ce qui reste de personnel et reconstituer les pelotons de pièce.

Le maréchal des logis GUINCHAND, malgré un affreux bombardement, ne quitta la position que le dernier, et après avoir vérifié lui-même et inscrit les dérives de barrage de toutes les pièces. Placé au milieu de ses batteries, le chef d'escadron CAZEL sut leur inspirer sa froide et tenace volonté d'agir, malgré les pertes les plus cruelles. Après ces quatre jours de bataille, le groupe avait perdu 8 officiers sur 14 présents, 52 gradés servants ou conducteurs sur 98 présents, et 7 canons ; une seule batterie était en position, la 3e ; les débris des deux autres furent rassemblés par le capitaine AYRAL et le lieutenant MÉNARD, et le 1er mai le groupe reconstitué se met en batterie à l'est du mont Kokercelle.

Aux 2e et 3e groupes, les pièces ne se tairont ni le jour ni la nuit. A la 4e batterie, le 29 avril, on brûle plus de 3.000 coups.

Durant son séjour près de Westoutre, 18.000 obus ont été apportés et consommés sur la position.

Le capitaine de GRAMONT déployé une activité toute particulière et obtient des résultats splendides d'un personnel absolument surmené. La 5e batterie a subi des feux violents, en particulier le 29 avril, où le bombardement a duré toute la journée. Grâce aux dispositions prises par le capitaine GRENIER, les lieutenants VEYRET et LIBMAN, tous les tirs de barrage ont été exécutés sans répit, malgré les tirs de l'artillerie et l'aviation ennemie qui

montre une extrême activité en survolant la batterie à de faibles hauteurs. Le canonnier JACQUET est blessé mortellement.

Les maréchaux des logis DETRONDE, LAFONT, BATAILLE, CHAMBERGER, le brigadier BOUTOT blessés grièvement. La 3e pièce est enterrée par un obus de gros calibre qui tue deux servants.

Le maréchal des logis ARNAUDY, chef de pièce, conserve, malgré tout, un moral inébranlable, et contribue par son attitude courageuse et énergique, à maintenir son personnel restant, dans le calme le plus parfait. L'adjudant VAQUER a assuré les ravitaillements, malgré les manifestations de l'artillerie ennemie et les difficultés matérielles de toutes sortes, en déployant les plus belles qualités d'initiative, de courage et d'esprit militaire.

Toujours le 29 avril, à la 6e batterie, le maréchal des logis DARROU, en liaison au château de Lochre, a fait l'admiration des officiers avec lesquels il se trouvait, en assurant ses fonctions à la satisfaction de tous, malgré les circonstances périlleuses. Grièvement blessé, il a rempli sa mission pendant encore quelques heures, attendant l'arrivée de son remplaçant.

L'aspirant ROUSTAN, chef de section, a donné à son personnel le plus bel exemple de courage, en essayant de restreindre les dégâts de l'explosion d'un dépôt de munitions, malgré un violent bombardement, au cours duquel il est tombé glorieusement. Pendant l'incendie de ce dépôt de munitions, le maréchal des logis ROUGALE assure seul le tir de sa pièce, ayant fait abriter son personnel, le plus grand danger étant à redouter par le voisinage des explosions.

Le maréchal des logis SÉNESSE, blessé par l'éclatement d'un obus, qui met sa pièce hors de service, n'hésite pas à aller, avec ses hommes, renforcer les camarades de la pièce voisine.

Le canonnier conducteur RICAUD, volontaire pour rester à la batterie de tir, blessé très grièvement à la cuisse droite, continue à servir sa pièce, jusqu'au moment où l'hémorragie devient si grave qu'il tombe inanimé.

A la 7e et 8e batteries, le lieutenant GUÉRIN, aidé des signaleurs FERRÈRES et BOUASSIES, qui trouvent la mort en transmettant des renseignements par signaux optiques, déployé un courage et une activité rares, pour assurer, coûte que coûte le service de la liaison. Le lieutenant GLANDY, observateur, les 25 et 26 avril, a assuré son service avec calme et d'une façon parfaite, malgré la violence du bombardement qui a décimé une partie de son personnel d'observation.

Le canonnier FERRÈRE trouve une mort glorieuse à son poste de signaleur. Le deuxième canonnier servant DESCOMPS a réparé sans relâche les lignes hachées par le bombardement, assurant ainsi, au péril de sa vie, la liaison entre le P. C. du groupe et les batteries.

A la 9e batterie, tout le personnel fait plus que son devoir.

Le 25 avril le canonnier BENQUET, mort des suites de blessures, mérite d'être particulièrement signalé. Blessé gravement, il refuse tout secours, criant à ses camarades de continuer le barrage. Le 26, le maréchal des logis BLOCH, en liaison, quoique blessé, arrive à transmettre des renseignements précieux. Le maréchal des logis TOUREILLE, bien qu'ayant reçu l'ordre de quitter l'observatoire fortement bombardé, y est resté volontairement pour surveiller les demandes de tir, et les répéter, le cas échéant. Le 29 avril, la 4e pièce perd quatre hommes ; elle continue sans ralentissement le tir de barrage, malgré le bombardement, les pertes et le port du masque. Les servants CASTILLE, VILLE, DÉGEILH et FERRÉ (François), sont admirables d'énergie sous le feu. Brave 23e !!! Véritable pépinière de héros !

Les jours suivants, la lutte d'artillerie continue violente, mais l'ennemi est définitivement arrêté ; sa ruée vers la mer est enrayée. Le 2 mai l'A. C. D./27 commence la relève du régiment, qui s'achève le 4, après une contre-attaque de la 27e D. I. Le régiment quitte le champ de bataille des Flandres où il a laissé tant des siens, tellement l'intensité d'un bombardement ininterrompu sur la région des batteries et des arrières rendait difficiles les ravitaillements, périlleux l'entretien des lignes téléphoniques et l'occupation des observatoires

des monts. Deux officiers et un aspirant tués (l'aspirant ROUSTAN tué à la 6e batterie), 5 officiers et un aspirant blessés, 18 canonniers tués, 92 blessés, 50 chevaux tués, 7 canons hors de service, tel était le bilan de nos pertes en quittant ces positions d'où nous avons arrêté la formidable offensive. De nombreuses et belles citations, la Légion d'honneur, et la Médaille Militaire, récompensent tant d'héroïsme et le 1er groupe reçoit cette magnifique citation à l'armée :

« Du 23 au 29 avril, sous les ordres du chef d'escadron GAZEL, des capitaines de LANGSDORFF et PHÉLIPPON, et du lieutenant GAGET, les trois batteries du 1er groupe du 23e R. A. C. ont montré un dévouement et un courage magnifiques, restant sans abris sous un bombardement incessant, perdant les deux tiers de leurs officiers et plus de la moitié de leur personnel, se reformant sous le feu et répondant jusqu'à la fin des attaques, à toutes les demandes de tir. »

Le régiment gagne la région d'Amiens par étapes : passe successivement à Petite-Synthe, Bourbourg, Longuemesse, Goupelle-Neuve, Le Viel-Hesdin, Maizicourt, Coruy, Seux, rencontrant partout un accueil chaleureux et réconfortant.

Le 3 mai, il embarque à Prouzell pour débarquer dans la région de Void, où il prend quelques jours de repos jusqu'au 22 mai.

SECTEUR DE COMMERCY

Le 25 mai, le régiment a relevé l'A. C. D./10 C., à Boncourt, dans un secteur dont le calme va lui permettre de se reconstituer et de se préparer au dernier effort qui doit libérer nos malheureuses provinces envahies.

La 34e D. I., à laquelle sont rattachés des éléments divers d'infanterie et d'artillerie, tient un front s'étendant des Paroches à l'étang de Vangevaux.

Le 1er groupe est en position près de Girauvoisin, le 2e autour de Boncourt, le 3e dans la forêt des Kœurs, sur la rive gauche de la Meuse.

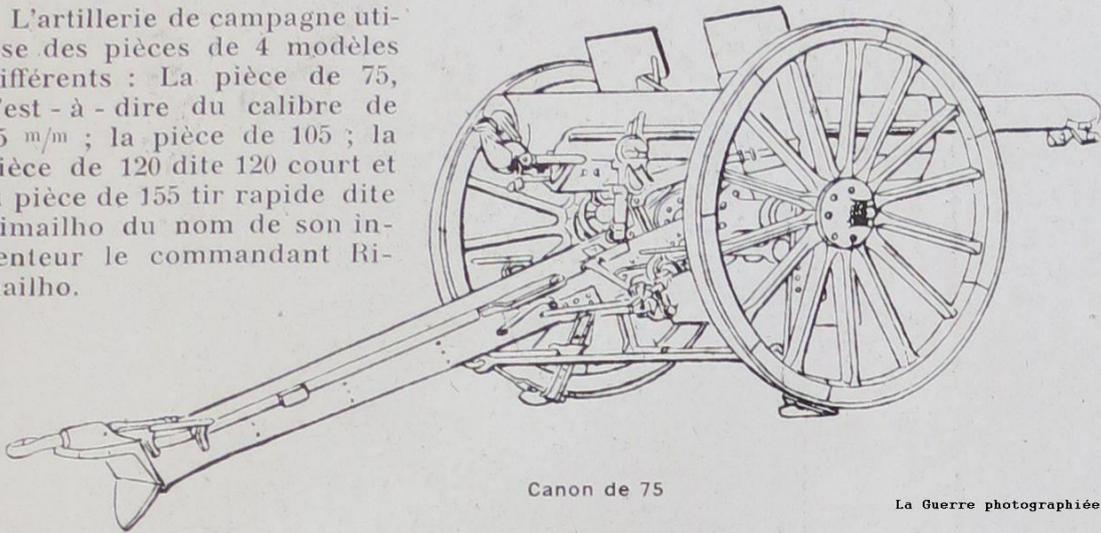
Le 26, coïncidant avec la ruée ennemie sur Château-Thierry, un coup de main ennemi vient troubler le calme de ce secteur, dans lequel l'emplacement des troupes nécessité par la mise en application du dispositif en profondeur suggéré par les dernières offensives allemandes, est fréquemment modifié.

Le mois de juin s'écoule très paisible

Fin de la copie de la transcription de l'historique du 23° RAC.

Artillerie

L'artillerie de campagne utilise des pièces de 4 modèles différents : La pièce de 75, c'est-à-dire du calibre de 75 m/m ; la pièce de 105 ; la pièce de 120 dite 120 court et la pièce de 155 tir rapide dite Rimmelho du nom de son inventeur le commandant Rimailho.



Canon de 75

La Guerre photographiée



Domaine public, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=317960>

Les

VZL